

MANUEL POUR NOURRIR SON FUTUR MEURTRIER

Dr. Sarcasme

THE NOT
YOU ANS NTERE
NOU M.LIHS ?

PAIEMENT EN COURS

PAIEMENT EN COURS

EDITION FIISIANIMA

Manuel pour nourrir son futur meurtrier

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Tigre de Salon : Présentation de votre futur héritier	4
Chapitre 2 : Le Réveil à 4h du matin : La torture par le cri	9
Chapitre 3 : Le Syndrome du Fond de Bol : L'hallucination de la famine	14
Chapitre 4 : Critique Gastronomique : Du saumon bio au sac plastique	19
Chapitre 5 : Le Verre d'Eau : Le sel de la vie (c'est votre salive)	24
Chapitre 6 : L'Ouvre-Boîte Humain : Votre seul titre de noblesse	28
Chapitre 7 : La Morsure de la Gratitude : Servir et périr	32
Chapitre 8 : Le Cadeau Empoisonné : Le cadavre sur le paillason	37
Chapitre 9 : Le Regard Fixe : Est-ce de l'amour ou un calcul de trajectoire ?	42
Chapitre 10 : Le Zoomie Post-Litière : Le tour d'honneur du prédateur	48
Chapitre 11 : Le Piège du Ventre Mou : C'est une mine antipersonnel	52
Chapitre 12 : Stockholm : Pourquoi vous allez racheter des friandises demain	57

Chapitre 1

Le Tigre de Salon : Présentation de votre futur héritier

Regardez-le bien. Là, étalé sur votre canapé en velours – celui que vous payez encore à crédit – dans une position qui défie à la fois la décence et les lois de la colonne vertébrale. Ce petit tas de poils ronronnant, c'est le sommet de l'évolution. Pas l'évolution biologique, non. L'évolution de l'arnaque. On nous a vendu l'idée que l'être humain était au sommet de la chaîne alimentaire, mais posez-vous la question : qui ramasse les excréments de l'autre dans une boîte en plastique tous les matins ? Qui travaille quarante heures par semaine pour financer des pâtés au saumon sauvage de l'Atlantique "pêché à la ligne", alors qu'il mange lui-même des pâtes au beurre trois jours avant la paie ?

Mesdames et Messieurs, bienvenue dans l'étude clinique du syndrome de Stockholm le plus mignon de l'histoire de l'humanité. Présentation de votre futur héritier : le Tigre de Salon.

Le concept même du chat domestique est une insulte à l'intelligence humaine. Prenez un léopard de quarante kilos, réduisez-le à la taille d'un grille-pain, et gardez toute la haine, toute la soif de sang et tout l'ego démesuré d'un prédateur alpha. Maintenant, rajoutez-lui des coussinets roses. Et paf ! Le cerveau humain court-circuite instantanément. C'est le "Bug des Coussinets". On dirait que la nature a installé un bouton "Désactiver le bon sens" sous chaque patte de félin. On voit des griffes capables de lacérer du cuir de buffle, mais on se dit : « Oh, regarde, on dirait des petits grains de maïs roses ! C'est trop chou ! »

C'est ainsi que vous introduisez un tueur en série miniature dans votre chambre à coucher. Imaginez la scène avec n'importe quel autre animal. Est-ce que vous

dormiriez avec un scorpion sous prétexte qu'il a une jolie couleur pastel ? Est-ce que vous laisseriez un alligator de poche squatter votre oreiller parce qu'il fait un petit bruit de moteur quand il est content ? Évidemment que non. Mais le chat, lui, possède le Saint Graal de la manipulation : le néoténisme. Ces grands yeux, cette petite tête ronde... C'est un déguisement de bébé sur un corps de ninja.

Le chat est le seul colocataire au monde qui ne paie pas de loyer, ne fait pas la vaisselle, détruit vos meubles pour "le sport", et vous regarde avec un mépris si profond qu'on pourrait y forer du pétrole. Et pourtant, vous l'appellez "votre bébé". C'est fascinant. Si un humain vous fixait pendant que vous êtes aux toilettes avec la même intensité froide et analytique qu'un chat, vous appelleriez la police. Si un humain vous sautait sur le plexus solaire à trois heures du matin sans raison apparente, vous demanderiez une ordonnance d'éloignement. Mais là ? « Oh, regarde, Minou fait ses quarts d'heure de folie ! Il est tellement vivant ! » Non, Minou s'entraîne à vous achever si jamais vous oubliez de remplir sa gamelle une deuxième fois de suite.

Parlons-en, de cette gamelle. C'est là que la hiérarchie s'établit. Vous ne nourrissez pas un animal de compagnie ; vous versez une rançon. Et la rançon doit être de qualité supérieure. Le Tigre de Salon est un gourmet de l'apocalypse. Si le pâté n'est pas disposé selon un angle de 45 degrés par rapport à l'axe de sa moustache, il vous gratifiera d'un regard qui signifie clairement : « Je vais chier dans tes chaussures de sport, et nous savons tous les deux que tu n'oseras rien dire. »

Et pourquoi acceptons-nous ce traitement ? Pour le "ronronnement". Cette fréquence basse fréquence qui agit sur le cerveau humain comme une drogue dure. La science nous dit que le ronronnement aide à la cicatrisation des os et réduit le stress. La vérité, c'est que c'est un signal de brouillage radio. Pendant que vous vous extasiez sur la vibration de ce petit moteur de haine, il est en train de réécrire votre testament mentalement.

Parce que oui, c'est bien de cela qu'il s'agit : votre héritier. Le chat a compris que pour survivre, il n'avait pas besoin de chasser dans la savane. Il suffit de se faire adopter par l'espèce la plus émotive et la plus stupide de la planète. Il sait que vous allez dépenser l'équivalent d'un petit SUV en frais de vétérinaire parce qu'il a "l'air un peu triste aujourd'hui" (spoiler : il n'est pas triste, il calcule juste la trajectoire pour faire tomber votre vase Ming).

Observez sa démarche. Ce n'est pas la marche d'un animal domestique. C'est la déambulation d'un propriétaire qui fait l'état des lieux. Chaque frottement de flanc contre vos jambes n'est pas un signe d'affection. C'est un marquage de territoire à l'aide de glandes sébacées. Il ne vous fait pas un câlin, il appose son tampon "Propriété Privée" sur vos chevilles. Pour lui, vous êtes un radiateur sur pattes qui a la particularité miraculeuse de savoir ouvrir les boîtes de conserve. Vous êtes son majordome bio-mécanique.

Et que dire de cette tactique de guerre psychologique appelée "le cadeau" ? Ce cadavre de moineau ou de souris, déposé avec une fierté non dissimulée sur votre paillason. Le Manuel pour nourrir son futur meurtrier est très clair à ce sujet : ce n'est pas un présent. C'est un avertissement. C'est la tête de cheval dans Le Parrain, mais en version ornithologique. Le chat vous envoie un message : « Voilà ce que je suis capable de faire avec mes mains nues. Imagine ce que je pourrais te faire si tu ne changes pas la marque de litière pour celle qui sent la lavande de Provence. » Et nous, qu'est-ce qu'on fait ? On le félicite. On prend une photo pour Instagram avec le hashtag ChasseurDeLegende. Nous sommes pathétiques.

Le Tigre de Salon possède également une arme secrète : le clignement d'yeux lent. Ce moment où il vous regarde et ferme lentement les paupières. Les "experts" en comportement animal vous diront que c'est une marque de confiance absolue, un "bisou de chat". Quelle naïveté. C'est une technique de provocation. Il vous dit : « Je suis tellement supérieur à toi que je peux me permettre de fermer les yeux deux secondes entières en ta présence sans craindre que tu sois capable de faire quoi que ce

soit d'autre que de me prendre en photo. » C'est l'ultime insulte. C'est le mépris élevé au rang d'art majeur.

Mais le coup de grâce, le chef-d'œuvre du Tigre de Salon, c'est sa capacité à transformer votre domicile en un champ de mines. Le chat ne dort pas là où il ne dérange pas. Il dort précisément là où vous devez passer. Sur la troisième marche de l'escalier, dans le noir total. Sur votre clavier d'ordinateur alors que vous avez une deadline. Sur votre visage, pour tester votre résistance à l'asphyxie. Chaque interaction est un test de domination.

Alors, pourquoi continuons-nous ? Pourquoi léguons-nous notre affection, notre confort et nos tapis de prix à ce prédateur miniature qui nous mangerait les globes oculaires sans hésiter si nous faisons une crise cardiaque prolongée de plus de quarante-huit heures ?

La réponse tient en deux mots : les coussinets. Ces foutus petits coussinets roses. Ils sont le cheval de Troie de la nature. Ils neutralisent notre instinct de survie. Face à une patte de velours, l'humain perd toute notion de dignité. On devient une parodie de nous-mêmes, parlant avec une voix suraiguë à un animal qui, si il mesurait deux mètres de long, nous utiliserait comme cure-dent.

Félicitations. Vous venez d'officialiser l'entrée de votre futur bourreau dans votre foyer. Il est beau, il est propre, il sent le propre (sauf quand il vient de faire ses besoins, moment où il court à travers l'appartement comme s'il essayait de semer l'odeur de sa propre déchéance). Il est prêt à hériter de votre temps, de votre espace et de votre santé mentale.

Prenez-le dans vos bras. Sentez cette fourrure douce. Écoutez ce ronronnement apaisant. Et n'oubliez jamais, au moment où vous fermerez les yeux pour dormir, qu'il est en train de vous regarder. Il ne dort pas, lui. Il attend. Il attend que vous fassiez un faux mouvement. Ou que vous oubliiez, ne serait-ce qu'une fois, le saumon sauvage

de l'Atlantique.

Le Tigre de Salon n'est pas un animal de compagnie. C'est un test de résistance à l'absurde. Et jusqu'ici, mes chers amis, nous sommes tous en train d'échouer lamentablement. Pour le plus grand plaisir de nos petits maîtres à moustaches.

Chapitre 2

Le Réveil à 4h du matin : La torture par le cri

Il est quatre heures du matin. À cet instant précis, le monde appartient aux boulangers, aux fêtards en redescende de MDMA et aux tueurs en série. Et puis, il y a vous. Vous n'êtes aucun des trois, bien que votre état de décomposition avancée vous rapproche dangereusement de la troisième catégorie. Vous êtes dans la phase de sommeil paradoxal, celle où vous rêviez sans doute que vous aviez enfin payé votre crédit immobilier ou que George Clooney vous servait un Nespresso dans une villa en Toscane.

Soudain, le Néant. Ou plutôt, le Bruit.

Ce n'est pas un miaulement. Ne l'appelons pas ainsi, ce serait insulter la sémantique. Le "miaulement" est un concept marketing inventé par l'industrie de la litière pour vous faire croire que vous cohabitez avec une créature mignonne. Ce que vous entendez à 4h02, c'est une déchirure dans le continuum espace-temps. C'est le cri d'une banshee qui aurait coincé sa queue dans une porte d'ascenseur, mixé avec le feedback d'un concert de heavy metal dans une cathédrale vide. C'est une onde de choc acoustique conçue par la nature pour contourner vos tympans et frapper directement votre tronc cérébral, là où logent vos instincts de survie les plus primaires.

Vous ouvrez un œil. L'obscurité est totale, à l'exception de deux orbes phosphorescents situés à environ douze centimètres de votre nez. Votre futur meurtrier est là. Il ne bouge pas. Il ne cligne pas des yeux. Il vous fixe avec l'intensité d'un expert-comptable découvrant une fraude fiscale massive.

Le premier réflexe de la victime — pardon, du "propriétaire" — est la négation. Vous faites le mort. Vous vous dites que s'il ne perçoit aucun signe de vie, il finira par se lasser et ira chasser des acariens dans le salon. Erreur fatale. Votre chat connaît votre rythme cardiaque mieux que votre Apple Watch. Il sait que votre pouls vient de grimper de quarante battements par minute. Il sait que vous transpirez la culpabilité et le manque de sommeil.

Alors, il passe à la phase deux : la torture tactile.

Ce n'est plus un cri, c'est une exploration archéologique de votre visage. Une patte de velours, griffes légèrement sorties (juste assez pour tester la résistance de votre derme, pas assez pour que vous puissiez porter plainte), vient se poser sur votre paupière. C'est le baiser de Judas version féline. Si cela ne suffit pas, il entame le "piétinement des organes vitaux". Le chat possède cette capacité physique unique de concentrer ses cinq kilos sur une surface de la taille d'une pièce de deux euros, généralement située pile sur votre vessie ou votre plexus solaire.

"Maaaa-ouuuuu ?"

Traduction : *« Debout, larve. Le soleil ne s'est pas encore levé, mais mon ego, lui, est au zénith. »*

Vous craquez. Vous vous levez, titubant comme un zombie après une soirée trop arrosée, heurtant le coin de la commode avec votre petit orteil (ce qui arrache un hurlement étouffé que le chat ignore avec un mépris souverain). Vous descendez les escaliers ou traversez le couloir dans un état de semi-conscience, persuadé que si vous remplissez l'écuelle, le démon vous accordera une trêve jusqu'à sept heures.

Arrivé dans la cuisine, vous allumez la lumière. Vos yeux brûlent. Vous saisissez la boîte de pâté de luxe — celle qui coûte plus cher au kilo que votre propre steak — et vous l'ouvrez avec la précision d'un démineur. Vous versez la substance dans le bol

en céramique purifiée. Vous vous tournez vers votre maître, affichant un sourire pathétique de serviteur zélé.

— « Voilà, mon minou... mange et laisse-moi mourir en paix. »

C'est là que le test commence.

Le chat s'approche du bol. Il ne mange pas. Il s'arrête à environ dix centimètres du bord. Il renifle l'air avec une moue de dégoût que n'aurait pas reniée un critique gastronomique du Guide Michelin face à un kebab avarié. Il lève les yeux vers vous. Puis il regarde le bol. Puis il vous regarde à nouveau.

Le message est clair : *« Tu as vraiment cru que j'avais faim ? »*

Mes chers amis, regardons la réalité en face. À quatre heures du matin, votre chat n'a pas besoin de nutriments. Son estomac est probablement encore plein des croquettes "Spécial Système Urinaire et Gloire Éternelle" qu'il a englouties à minuit. Ce qu'il veut, c'est une vérification de sa chaîne de commandement. Il procède à un audit de votre servitude.

Il veut s'assurer que, malgré les millénaires d'évolution, malgré votre capacité à diviser l'atome et à envoyer des rovers sur Mars, vous restez un primate conditionné, capable de bondir hors de ses draps au moindre signal acoustique pour aller ouvrir une boîte de thon à laquelle il ne touchera même pas. C'est une inspection technique de sa propriété. Vous êtes son smartphone : il vérifie juste si la batterie est encore bonne et si l'écran tactile (votre visage) répond bien aux sollicitations.

Le chat fait alors le tour de vos jambes, se frottant contre vos mollets avec une soudaine et hypocrite affection. C'est le marquage. Il vous redéfinit comme "objet m'appartenant et légèrement débile".

Puis, dans un geste d'une cruauté absolue, il se détourne de la nourriture, s'assoit au milieu de la cuisine, et commence à se lécher l'entrejambe avec une application maniaque. Le message subliminal est dévastateur : *« Ta présence était requise pour l'ouverture de la boîte. Maintenant que c'est fait, tu peux rester là à regarder mes parties génitales pendant que je t'ignore. Tu es le public de mon intimité, et ton opinion m'importe autant que le tri sélectif importe à un volcan. »*

Si vous essayez de retourner vous coucher à ce moment-là, vous découvrirez qu'il a déjà pris possession de votre place. Il est étalé en diagonale, occupant 85 % de la surface du matelas, et il feint un sommeil profond. Si vous tentez de le déplacer, il émettra un petit grognement de mécontentement, vous faisant passer pour le monstre qui empêche un pauvre petit animal de se reposer après une nuit de dur labeur (à savoir : hurler).

C'est un protocole de harcèlement moral codifié. Les psychologues appellent cela le "renforcement intermittent". Si le chat vous réveillait toutes les nuits pour manger, vous finiriez par installer une chatière automatique ou par l'enfermer dans la cave. Mais il ne le fait pas *tous* les soirs. Il attend que vous soyez particulièrement épuisé. Il attend la nuit précédant votre réunion budgétaire ou votre examen de conduite. Il flaire la vulnérabilité comme un requin flaire le sang à des kilomètres.

Et le pire ? Le pire, c'est que nous acceptons cela. Nous appelons ça "avoir de la personnalité". Nous racontons à nos collègues, avec un sourire niais et des cernes qui descendent jusqu'aux genoux : « Oh là là, mon Minouche, c'est un sacré caractère, il m'a réveillé à 4h pour rien, il est trop drôle ! »

Non, il n'est pas drôle. Il est en train de vous briser. Il applique les techniques de privation de sommeil utilisées par les services secrets les plus sombres de la planète. Il sait qu'un humain privé de sommeil est un humain malléable. Un humain qui, demain, achètera trois jouets en plumes et un arbre à chat de deux mètres pour se faire pardonner d'avoir osé dormir pendant que sa Majesté s'ennuyait.

À ce stade du manuel, vous vous demandez sans doute s'il existe une solution. Une contre-attaque. Pourrait-on, par exemple, le réveiller à 14h, pendant sa sieste royale sur le radiateur, en hurlant à ses oreilles ?

Essayez. Pour voir. Il ouvrira un œil, vous lancera un regard chargé d'une telle pitié métaphysique que vous vous sentirez instantanément idiot, puis il se rendormira en l'espace de deux secondes. Vous ne pouvez pas gagner contre un être qui n'a aucune notion de la honte et dont le temps de sommeil quotidien avoisine les seize heures.

Alors, la prochaine fois que vous entendrez ce cri déchirant à l'heure où les loups se taisent, ne cherchez pas vos pantoufles. Restez dans votre lit. Contractez vos muscles. Préparez-vous à l'assaut. Et surtout, rappelez-vous : il ne veut pas votre saumon. Il veut votre âme. Et il sait exactement où elle se cache : quelque part entre votre envie de dormir et votre syndrome de Stockholm.

Souriez. Vous êtes un employé de maison non rémunéré, et votre patron vient de sonner la cloche de début de service. Bonne journée.

Chapitre 3

Le Syndrome du Fond de Bol : L'hallucination de la famine

Vous avez sans doute déjà croisé ce regard. Ce regard qui, s'il était capturé par un peintre de la Renaissance, s'intitulerait « La Mort Noire frappant à la porte de l'Innocence ». C'est un mélange de détresse absolue, de trahison shakespearienne et d'une pointe de « je vais dévorer tes paupières pendant que tu rêves de tes RTT ».

Tout commence par une apparition. Une vision d'horreur pure que votre cerveau de primate, limité par des concepts obsolètes comme la « logique » ou la « volumétrie », ne parvient pas à traiter. Au milieu du bol de croquettes — un récipient qui contient encore environ 85 % de sa capacité initiale, soit de quoi nourrir une colonie de hérissons pendant un hiver sibérien — apparaît une zone de vide. Un îlot de céramique blanche de deux centimètres carrés.

Pour vous, c'est un détail. Pour votre chat, c'est l'Apocalypse. C'est la Grande Famine de 1845, l'effondrement de la bourse de Wall Street et la fin de la banquise, le tout concentré dans un ustensile de cuisine acheté chez IKEA pour 3,50 €.

Mesdames et Messieurs, bienvenue dans l'univers fascinant du ****Syndrome du Fond de Bol (SFB)****, plus connu sous le nom scientifique de ***L'Hallucination de l'Inanition Imminente***.

Analysons froidement la situation. Le spécimen s'approche du bol. Il a faim. Enfin, il a « faim » dans le sens où il n'a pas mangé depuis précisément vingt-deux minutes, une éternité comparable à la dérive des continents. Il baisse la tête, prêt à engloutir une portion de protéines déshydratées dont l'odeur rappellerait à un nez humain un mélange de vieux cuir et de désespoir industriel. Et là, c'est le choc. Le contact visuel

avec le fond du récipient déclenche un court-circuit synaptique immédiat.

Le chat ne voit pas les croquettes qui s'entassent avec arrogance sur les bords, formant une muraille de Chine alimentaire tout autour du périmètre. Non. Il voit l'Abîme. Il voit le Néant. Il voit le message que vous lui envoyez : « Je souhaite ta mort par atrophie stomacale, sale bête ».

À cet instant précis, votre chat entre en phase de performance artistique. Le cri qui s'échappe de sa gorge n'est plus un miaulement. C'est une plainte déchirante, une note si haute qu'elle pourrait briser le cristal et faire pleurer une statue de marbre. C'est le son que ferait une harpe qu'on étrangle. Il se tourne vers vous, les pupilles dilatées comme s'il venait de sniffer la totalité des stocks de cataire d'Amérique Latine, et il vous accuse.

« Humain. Regarde. Regarde mon squelette qui déjà pointe sous ma fourrure de soie. Regarde mes côtes — que tu ne peux certes pas voir à cause de mon embonpoint de ministre — mais qui crient famine. Pourquoi m'as-tu abandonné ? Était-ce la fois où j'ai vomi sur ton tapis en laine vierge ? C'est de la rancune ? Est-ce là le prix de ma loyauté, moi qui daigne dormir sur ta gorge pour t'empêcher de respirer trop fort ? »

Vous, pauvre idiot, vous essayez de raisonner. C'est votre première erreur. On ne raisonne pas avec un terroriste émotionnel qui pèse quatre kilos et qui peut se lécher l'anus sans perdre l'équilibre. Vous pointez du doigt les croquettes restantes. Vous dites, d'une voix que vous espérez ferme : « Mais regarde, Félix, il y en a plein sur les côtés. Pousse-les au milieu. »

Félix vous regarde. Le silence qui suit est plus lourd qu'un dictionnaire de droit civil. Dans ses yeux, vous pouvez lire la réponse : « Pousser les croquettes ? Moi ? Avec mes pattes de noble ? Tu veux que je travaille pour ma nourriture, maintenant ? Et pourquoi pas me demander de remplir ma propre déclaration d'impôts tant que tu y es ? »

Les scientifiques, ces gens qui ont visiblement trop de temps libre entre deux subventions, appellent cela la « fatigue des vibrisses ». Ils expliquent, avec un sérieux qui force le respect, que les moustaches du chat sont des organes sensoriels si délicats que le simple fait de toucher les bords du bol provoque une surcharge sensorielle insupportable. Traduction : votre chat est une princesse de contes de fées qui refuse de manger si ses moustaches ne flottent pas dans un espace vide de toute contrainte matérielle.

Mais ne nous laissons pas bernier par la science. La fatigue des vibrisses est au chat ce que la « migraine » est au conjoint qui n'a pas envie de faire la vaisselle : une excuse magnifique, inattaquable, et profondément agaçante.

Le Syndrome du Fond de Bol est avant tout un exercice de domination psychologique. C'est un test de soumission. Car que faites-vous ? Vous ne le laissez pas mourir (ce qui, rappelons-le, prendrait environ trois semaines de jeûne total, et non pas huit secondes de vision d'un fond en céramique). Non. Vous craquez. Vous vous levez. Vous soupirez, vous grognez pour la forme, mais vous vous approchez du bol.

Et là, vous effectuez ****Le Geste****.

Le Geste est l'acte liturgique suprême de la religion féline. Vous prenez le bol. Vous le secouez légèrement d'un mouvement de poignet fluide, de sorte que les croquettes périphériques glissent vers le centre, recouvrant enfin ce carré de porcelaine maudit. C'est un miracle. C'est la multiplication des pains, version croquettes au saumon.

Vous reposez le bol. Le vide a disparu. L'équilibre de l'univers est restauré.

Votre futur meurtrier s'approche alors, vous jette un regard de mépris souverain — « Voilà, ce n'était pas si compliqué, singe savant » — et mange précisément trois

croquettes. Trois. Pas une de plus. Puis, rassasié par cette victoire politique éclatante, il s'en va faire une sieste de six heures sur votre pile de linge propre, vous laissant seul avec votre sentiment d'échec existentiel.

Imaginez un instant que vous fassiez la même chose au restaurant. Le serveur vous apporte un plat de pâtes magnifique. Vous en mangez la moitié, laissant apparaître le fond de l'assiette. Là, vous vous mettez à hurler à la mort, vous agrippant au col de la chemise du serveur en pleurant que vous allez mourir de faim, exigeant qu'il remette de l'ordre dans vos tagliatelles pour qu'on ne voie plus le blanc de la faïence. On vous internerait. On écrirait des articles sur votre cas dans **Psychologie Magazine**.

Mais le chat, lui, bénéficie d'une immunité diplomatique totale. Pourquoi ? Parce qu'il a compris une règle fondamentale de la manipulation : plus l'exigence est absurde, plus l'esclave se sentira gratifié de l'avoir satisfaite.

Certains propriétaires de chats, des rebelles de la dernière heure, tentent des contre-attaques technologiques. Ils achètent des bols plats. Des plateaux de service. Des structures en pente conçues par la NASA pour éviter l'accumulation latérale. Erreur. Grave erreur. Si vous supprimez le problème du fond de bol, votre chat inventera le concept de « l'eau qui n'est pas assez fraîche parce qu'un grain de poussière invisible y a fait un plongeon de haut vol ». Ou alors, il décidera que le sac de croquettes fermé, situé dans le placard à trois mètres de lui, est une insulte personnelle à sa liberté de circuler.

Le SFB est une pièce de théâtre dont vous êtes le seul spectateur et l'unique accessoiriste. C'est un rappel quotidien que, dans cette maison, vous n'êtes pas le propriétaire. Vous n'êtes même pas le colocataire. Vous êtes le gestionnaire de stocks. Vous êtes le type de la logistique qui s'assure que la ligne d'approvisionnement ne faiblit jamais, sous peine de voir votre visage transformé en planche à découper au milieu de la nuit.

Car n'oublions pas la phase finale du Syndrome du Fond de Bol : la grève de la faim bruyante. Si vous refusez de secouer le bol, le chat passera à l'étape supérieure. Il ne mangera pas les croquettes restantes (ce serait admettre sa défaite). Il préférera tenter de manger votre ficus. Puis il fera semblant de s'évanouir de faiblesse devant la porte du réfrigérateur. Il adoptera une posture de martyr, la patte sur le front, l'air de dire : « Adieu, monde cruel, je pars vers un endroit où les bols sont des sphères infinies remplies de thon blanc ».

Vous finirez par céder. Vous céderez toujours.

Alors, la prochaine fois que vous verrez ce petit carré de céramique apparaître au fond du récipient, ne luttiez pas. Ne cherchez pas à expliquer les lois de la physique ou les principes de la nutrition. Prenez le bol. Faites le petit mouvement de poignet. Écoutez le doux cliquetis des croquettes qui reprennent leur place au centre du monde.

Souriez. Vous venez de sauver une vie. Enfin, c'est ce que votre chat veut vous faire croire pendant qu'il calcule déjà l'angle exact pour faire tomber votre vase préféré demain matin à 5h30. Car n'oubliez jamais : un chat qui a le bol plein est un chat qui a enfin l'esprit libre pour planifier votre perte.

Bon appétit, Votre Majesté.

Chapitre 4

Critique Gastronomique : Du saumon bio au sac plastique

Entrez dans n'importe quelle épicerie fine pour félins — car oui, cela existe, et c'est le premier signe de l'effondrement de notre civilisation — et vous verrez des étiquettes qui feraient passer le menu du Ritz pour une cantine scolaire de zone industrielle. On vous vend de la « Mousseline de truite sauvage capturée à l'aube », du « Parfait de faisan aux baies de goji » ou encore de l'« Effiloché de saumon bio de l'Atlantique Nord, cuit à basse température dans son jus d'herbe à chat infusé ». Le prix ? Cinq euros la boîte de 80 grammes. Soit, au kilo, le prix d'un rein humain sur le marché noir ou d'un appartement de trois pièces à Limoges.

Vous ramenez cette merveille technologique chez vous, le cœur léger, persuadé que vous allez enfin obtenir cette reconnaissance que vous mendiez depuis trois ans. Vous ouvrez l'opercule avec la solennité d'un archéologue découvrant le tombeau de Toutânkhamon. L'odeur ? Subtile. La texture ? Soyeuse. Vous la déposez dans l'assiette en céramique (lavée à la main, s'il vous plaît) et vous appelez le destinataire.

Votre chat arrive. Il trotte. Il a l'air intéressé. Il s'approche de l'assiette. Et là, le drame.

Il ne mange pas. Il **juge**.

Il renifle la préparation avec une moue qui suggère que vous venez de lui servir un cadavre de rat mort de la peste noire mixé avec du gasoil. Il vous regarde. Puis il regarde l'assiette. Puis il fait ce geste, ce geste qui est l'insulte suprême dans le code d'honneur des félins : il gratte le carrelage autour de l'écuelle. Il essaie d'enterrer votre investissement de cinq euros comme s'il s'agissait d'une déjection

particulièrement radioactive. Pour lui, votre saumon bio n'est pas de la nourriture, c'est une erreur de la nature qu'il convient de dissimuler aux yeux du monde pour ne pas attirer les prédateurs ou la police sanitaire.

Félicitations. Vous venez de dépenser le prix d'un abonnement Netflix pour une performance de mime offensante.

Mais ne partez pas tout de suite, car le spectacle ne fait que commencer. Dix minutes plus tard, alors que vous êtes en train de pleurer sur votre relevé bancaire dans le salon, vous entendez un bruit. Un bruit sec, rythmique, absolument irritant. *Crouich. Crouich. Slurp.*

Vous tournez la tête. Votre chat, ce gourmet qui a dédaigné le saumon de qualité humaine, est en train de mastiquer avec une frénésie érotique le coin d'un sac plastique Amazon qui traînait dans l'entrée.

C'est ici que la science démissionne. C'est ici que Darwin jette l'éponge et part ouvrir une frieterie en Belgique. Comment un animal doté d'un système olfactif capable de détecter une molécule de graisse à trois kilomètres peut-il préférer le goût du polyéthylène basse densité à celui d'un poisson noble ?

Le chat est un critique gastronomique punk. Il ne veut pas du luxe, il veut l'interdit. Il veut le pétrole. Pour lui, le sac plastique n'est pas un déchet, c'est un chewing-gum industriel au goût de "conquête du monde". Il mâche ce plastique avec une expression d'extase mystique, les yeux mi-clos, alors qu'il sait parfaitement que cela va finir en une boule de régurgitation transparente qu'il déposera avec soin sur votre tapis blanc à trois heures du matin.

Analysons la psychologie de ce terroriste de salon. Pourquoi le plastique ? Certains vétérinaires, sans doute payés par le lobby des fabricants de sacs poubelles, vous diront que c'est à cause de l'odeur de la graisse animale utilisée dans la fabrication du

plastique. D'autres parleront de la texture « intéressante » sous la dent. La vérité est bien plus sombre : votre chat mange du plastique pour vous humilier.

C'est un acte politique. En refusant votre saumon à cinq euros pour ingérer un emballage de colis contenant des piles rechargeables, il vous envoie un message clair : « Je n'ai pas besoin de ton or, humain. Je peux survivre en dévorant les rebuts de ta société de consommation. Je suis un guerrier du bitume coincé dans le corps d'un coussin à moustaches. Regarde-moi détruire ce logo Prime avec mes canines, tout en ignorant superbement ta pitance de bourgeois. »

Et que dire de l'incompréhension totale face à l'eau ? Vous lui avez acheté une fontaine en inox avec filtre à charbon actif pour que son eau soit plus pure que celle des glaciers de l'Himalaya. Est-ce qu'il l'utilise ? Bien sûr que non. Il préfère boire l'eau croupie qui stagne dans la coupelle d'un pot de fleurs, une eau de couleur marronasse chargée en engrais et en œufs de moustiques. Ou mieux : il attend que vous preniez votre douche pour aller lécher les gouttelettes de savon sur le carrelage, au risque de faire une embolie gazeuse.

Le chat ne cherche pas la nutrition. Il cherche l'expérience sensorielle extrême. Le saumon bio, c'est pour les faibles. Le vrai frisson, c'est le ruban adhésif. Vous avez déjà vu un chat face à un morceau de scotch ? C'est le sommet de la comédie humaine. Il essaie de le manger, ça colle à son palais, il panique, il fait des bonds de trois mètres, mais dès qu'il s'en débarrasse, que fait-il ? Il y retourne. C'est le crack des félins. Le "Gaffer" est son caviar.

Il y a une forme de génie maléfique dans cette inversion des valeurs. Si vous lui serviez directement du plastique dans sa gamelle, il vous regarderait avec mépris et exigerait du caviar. Le secret de la gastronomie féline, c'est que ce qui est bon est ce qui ne devrait pas être mangé.

- La feuille de papier millimétré sur laquelle vous travaillez depuis trois heures ? Un

délice croquant, une véritable hostie de cellulose.

- Le cordon de votre chargeur d'iPhone ? Une réglisse technologique à 35 euros le morceau.

- Les lacets de vos chaussures de sport après une séance de crossfit ? Un bouillon de culture aromatique qui vaut tous les bouillons de volaille du monde.

Votre rôle, dans cette mascarade, est de continuer à acheter le saumon bio. Pourquoi ? Parce que cela entretient le système. Cela vous donne l'illusion de la supériorité morale. Vous êtes « le bon propriétaire ». Vous remplissez votre part du contrat social. Le fait que votre chat préfère lécher la colle d'une enveloppe de facture d'électricité n'est qu'un détail architectural de son immense mépris pour vous.

Parfois, je l'imagine en train de rédiger ses propres critiques sur un forum obscur du Darknet pour félins.

« Note pour les frères : l'esclave a tenté de m'empoisonner avec du thon sauvage de ligne. J'ai dû simuler une tentative d'enfouissement pour lui faire comprendre son erreur. Je me suis rabattu sur un sac de litière vide. Texture 9/10, sonorité 10/10, bouquet de plastique recyclé très prometteur. Je recommande de le mâcher bruyamment pendant que l'humain essaie de regarder une série pour maximiser l'effet de domination. »

La prochaine fois que vous ouvrirez une boîte de luxe, observez bien votre chat. S'il la mange, c'est qu'il est fatigué ou qu'il a pitié de vous. S'il la refuse, ne vous vexez pas. Ne voyez pas cela comme un rejet de votre amour, mais comme une invitation à la créativité. Laissez traîner un vieux reçu de carte bleue ou un bout de papier bulle. Pour lui, c'est ça, le vrai festin de noces.

Et si vraiment vous voulez lui faire plaisir, oubliez le saumon. Contentez-vous d'acheter un sac de croquettes bas de gamme, mais servez-le à l'intérieur d'une chaussure de sécurité bien transpirante, le tout emballé dans du cellophane. Là, vous aurez enfin une étoile au Guide Michelin des serveurs inutiles.

Mais n'oubliez jamais : le chat est le seul animal capable de mourir de faim devant un bol plein d'émincés de poulet tout en essayant d'avaler une punaise de bureau parce qu'elle brille. C'est ce qu'on appelle la sélection naturelle inversée. Et vous êtes celui qui finance l'expérience.

Bonne dégustation, l'esclave. Et surtout, cachez vos élastiques : c'est le plat de résistance.

Chapitre 5

Le Verre d'Eau : Le sel de la vie (c'est votre salive)

Vous avez donc craqué. Vous avez dépensé quatre-vingts euros dans cette fontaine en céramique véritable, dotée d'un système de filtration en trois étapes, d'une lampe UV-C pour éradiquer la moindre bactérie et d'un jet d'eau silencieux imitant le doux murmure d'un ruisseau alpin. Vous avez même acheté les filtres de rechange au charbon actif, parce que, selon la brochure, votre petit prédateur de salon mérite une eau « pure, oxygénée et débarrassée des impuretés ». Félicitations. Vous venez officiellement de payer une taxe sur l'idiotie pour un objet qui servira exclusivement de veilleuse d'ambiance ou, au mieux, de lave-pieds pour votre chat après qu'il a gratté sa litière avec l'enthousiasme d'un archéologue sous cocaïne.

Parce que le chat, dans sa grande sagesse machiavélique, n'en a strictement rien à foutre de votre technologie de pointe. Pour lui, votre fontaine high-tech a le goût de l'effort désespéré. C'est de l'eau clinique. De l'eau triste. C'est l'équivalent liquide d'une biscotte sans sel mangée dans une chambre d'hôpital. Ce qu'il veut, ce qu'il exige, ce qu'il traque avec la ferveur d'un sommelier en quête d'un Grand Cru oublié, c'est le verre d'eau tiède qui traîne sur votre table de nuit depuis vingt-quatre heures.

Pourquoi ? C'est une question de bouquet, mon cher esclave.

Le verre sur la table de nuit n'est pas qu'un simple récipient. C'est un écosystème. C'est une soupe primordiale infusée de votre essence vitale. Pour votre chat, ce verre est un bouillon de culture aromatisé à la desquamation de peau humaine, à la poussière de rideaux et, surtout, à votre salive. Car ne nous leurrions pas : si vous avez bu une gorgée avant de poser ce verre, vous avez transformé une eau de source banale en un élixir divin. Votre salive, c'est le sel de sa vie. C'est le condiment ultime. Boire

dans votre verre, c'est un acte de communion charnelle dégoûtant, une sorte de French kiss unilatéral par procuration moléculaire.

Regardez-le s'approcher à trois heures du matin. Il ignore superbement sa fontaine qui brille dans le noir comme un réacteur de Tchernobyl. Il saute sur votre table de nuit avec la légèreté d'une enclume. Il s'immobilise, ses moustaches frémissantes, ses pupilles dilatées par l'excitation du vol qualifié. Et là, le rituel commence. Le chat ne boit pas simplement. Il hume. Il analyse les notes de tête (poussière de maison), les notes de cœur (votre haleine de sommeil paradoxal) et les notes de fond (le calcaire qui stagne).

Puis vient le moment de vérité : l'insertion de la patte.

C'est là que le concept de « propreté » prend une dimension métaphysique. Votre chat vient de passer dix minutes à enfouir ses excréments dans des granulés d'argile parfumés à la lavande synthétique. Ses pattes sont de véritables vecteurs de fin du monde biologique. Mais qu'importe ! Il plonge cette petite spatule souillée directement dans votre verre. Il la retire, la lèche, la replonge. Il touille. Il prépare son cocktail. C'est le « Mojito à la Toxoplasmose ». Et une fois qu'il a bien infusé ses germes fécaux dans votre eau de chevet, il commence enfin à laper, ce petit bruit de « lap-lap-lap » rythmé qui résonne dans le silence de la chambre comme un métronome de l'humiliation.

Vous l'entendez. Vous êtes réveillé. Mais vous ne bougez pas. Pourquoi ? Parce que vous avez peur. Parce que vous savez que si vous l'interrompez, il vous regardera avec ce mépris souverain qui signifie : « Dors, déchet organique. Je termine ton sang, et ensuite je m'attaque à tes orteils. »

Le plus fascinant, c'est l'ergonomie de la chose. Le chat est capable de se contorsionner pour faire entrer sa tête dans un verre étroit, quitte à se coincer les moustaches (ce qui est, selon les experts, une torture sensorielle équivalente à se faire

arracher les sourcils à la pince à épiler). Mais pour de l'eau infusée à l'humain, il est prêt à souffrir. Il préférera toujours laper les trois gouttes d'eau savonneuse qui restent au fond de la baignoire ou l'eau de Javel croupie dans le seau de la serpillère plutôt que de toucher à sa fontaine filtrée.

L'eau de Javel, pour lui, c'est le Chanel n°5 de l'hydratation. C'est chimique, ça brûle un peu, ça sent le propre qui cache le sale : c'est le paradis. Comparé à ça, votre eau filtrée au charbon actif, c'est de la pisse de licorne déshéritée.

D'ailleurs, parlons-en de cette fontaine. Vous l'avez nettoyée quand pour la dernière fois ? Jamais, n'est-ce pas ? Vous pensiez que le filtre faisait tout le boulot. Erreur fatale. À l'intérieur du mécanisme, une substance visqueuse et rosâtre, surnommée le « biofilm de la honte », est en train de coloniser la pompe. C'est une colonie de bactéries tellement évoluée qu'elles sont probablement en train de rédiger leur propre constitution et de demander un siège à l'ONU. Votre chat le sait. Il sent cette vie grouillante. Et contrairement à votre verre d'eau qui contient **votre** vie, la fontaine contient une vie **étrangère**. Et le chat n'aime pas la concurrence.

Si vous voulez vraiment faire des économies et arrêter de financer l'industrie du gadget animalier inutile, j'ai une solution pour vous. C'est une méthode éprouvée, radicale, et gratuite.

Demain soir, ne remplissez pas sa fontaine. Prenez un vieux bocal à confiture, remplissez-le d'eau tiède, crachez dedans (n'ayez pas honte, on est entre nous), trempez-y une vieille chaussette sale pendant deux minutes pour le corps, et posez-le bien en évidence sur votre table basse, là où il n'a normalement pas le droit d'aller. Ajoutez un post-it avec marqué « NE PAS TOUCHER : EAU DE L'HUMAIN ».

Le chat sera là en moins de douze secondes. Il aura l'impression de commettre la casse du siècle. Il boira avec une voracité que vous ne lui avez jamais connue. Il se sentira puissant, rebelle, dominant. Et vous, vous pourrez enfin dormir, en sachant

que votre salive est le seul filtre dont il a jamais eu besoin.

Mais attention. Il y a un revers à la médaille. Une fois qu'il a pris goût à l'eau de table, il n'y a pas de retour en arrière. Vous ne pourrez plus jamais laisser un verre traîner sans qu'il ne devienne une propriété privée du félidé. Vous finirez par boire dans des gourdes tactiques en acier brossé, verrouillées par empreinte digitale, juste pour pouvoir vous hydrater sans ingérer des fragments de litière.

Pendant ce temps, votre chat trônera sur la table, la moustache humide, le regard fixe, surveillant votre verre comme un dragon surveille son or. Il sait que vous finirez par craquer. Il sait que tôt ou tard, vous poserez ce verre de Gin Tonic ou cette tasse de tisane, et il sera là. Prêt à y tremper sa patte de l'enfer.

Parce qu'au fond, ce n'est pas une question de soif. Le chat ne boit pas pour survivre, il boit pour vous signifier que tout ce qui est à vous est à lui, y compris vos fluides biologiques. Vous n'êtes pas son propriétaire. Vous êtes son infuseur de thé géant. Vous êtes une source thermale sur pattes.

Et si un jour vous vous demandez pourquoi votre eau a un petit goût de noisette et de poussière le matin, ne cherchez plus. C'est la signature de l'artiste. C'est le petit cadeau de remerciement pour les croquettes bas de gamme de la veille. Buvez, l'esclave. C'est le cycle de la vie. Une vie où votre hygiène est une option, et où le sel de votre existence finit invariablement dans l'estomac d'un animal qui vous tuerait s'il faisait seulement quarante kilos de plus.

Santé. Et ne finissez pas le verre, il en reste pour le patron.

Chapitre 6

L'Ouvre-Boîte Humain : Votre seul titre de noblesse

Regardez-vous dans un miroir. Allez-y, posez ce livre deux secondes, ignorez le regard méprisant de la boule de poils qui vous observe depuis le sommet de l'armoire, et contemplez ce que des millénaires d'évolution ont produit. Vous êtes un *Homo Sapiens*. Vous avez inventé l'écriture, la fission nucléaire, le streaming haute définition et les sandales avec des chaussettes. Vous êtes, théoriquement, le sommet de la chaîne alimentaire, le sommet de l'intelligence, le maître de la création.

Maintenant, baissez les yeux sur vos mains. Voyez-vous ce petit appendice charnu, situé sur le côté de votre paume ? Ce pouce opposable ? C'est votre seul et unique laissez-passer pour rester en vie. C'est votre visa diplomatique dans l'appartement que vous payez, mais que vous n'habitez qu'à titre de concierge corvéable. Pour votre chat, vous n'êtes pas un "propriétaire". Ce terme est une invention juridique ridicule destinée à rassurer votre ego de primate en mal de pouvoir. Pour lui, vous n'êtes qu'une extension biologique de l'électroménager de la cuisine. Vous êtes l'Ouvre-Boîte Humain 2.0. Et croyez-moi, le service après-vente est inexistant.

L'illusion commence dès le jour où vous avez ramené cette "pauvre petite chose" de la SPA. Vous pensiez faire une bonne action, n'est-ce pas ? Vous vous voyiez déjà comme le sauveur, le grand protecteur. Quel aveuglement tragique. Le chat, lui, effectuait simplement un casting de personnel de maison. Il a vu vos yeux larmoyants, votre pull en laine et votre incapacité manifeste à dire "non", et il s'est dit : « Voilà un modèle d'ouvre-boîte particulièrement malléable. Un peu lent à la détente, certes, mais doté d'une bonne motricité fine. »

Il est temps d'analyser froidement votre statut social au sein de la cellule familiale.

Dans une hiérarchie normale, le chef mange en premier, choisit l'emplacement de repos et impose son rythme. Observez la réalité : qui mange des pâtes au beurre trois jours avant la fin du mois parce que le "Petit Velouté de Colin aux Algues Bio" coûtait sept euros la portion de 80 grammes ? Qui dort en position fœtale sur le bord extrême du matelas, en risquant la chute vertébrale, parce qu'une bestiole de quatre kilos a décidé de s'étaler en plein milieu ? Qui, à cinq heures du matin, se lève pour répondre à un concert de miaulements stridents alors qu'il n'a pas encore bu son café ?

Si vous avez répondu "moi" à toutes ces questions, félicitations : vous avez le rang social d'un stagiaire non rémunéré dans une entreprise de la Silicon Valley, mais sans les perspectives d'évolution.

Le chat est le seul animal au monde à avoir réussi ce tour de force sociologique : se faire adorer en ne foutant strictement rien. Le chien, ce grand naïf, essaie de se rendre utile. Il garde la maison, il rapporte des balles, il fait le beau. C'est un employé zélé, un collaborateur qui cherche la validation. Le chat, lui, est un aristocrate en exil qui attend que le bas-peuple (vous) lui rende hommage. Pour lui, le concept de "propriété" est très clair : ce qui est à lui est à lui, et ce qui est à vous est une erreur administrative qu'il s'efforce de corriger en urinant sur vos chaussures de sport.

Parlons de vos pouces. C'est là que réside toute la tragédie de votre existence. Si le chat pouvait manipuler une languette de conserve ou actionner un levier d'ouverture automatique, votre espérance de vie serait réduite à celle d'une mouche dans un bocal de formol. La seule raison pour laquelle votre prédateur de salon ne vous a pas encore dévoré pendant votre sommeil – en commençant probablement par les globes oculaires, car c'est frais et tendre – c'est qu'il n'a pas encore trouvé le moyen de contourner le verrouillage de la boîte de pâté. Vous êtes un outil. Un outil chauffant, certes, qui sert de bouillotte sur le canapé, mais un outil avant tout.

Vous vous gargarisez de titres ronflants. "Directeur marketing", "Ingénieur",

"Avocat". Pour votre chat, vous êtes : "Le Grand Manipulateur de Métal Brillant". Quand vous rentrez le soir après une journée de dix heures à vous faire humilier par votre patron, vous espérez un peu de tendresse. Vous ouvrez la porte, et il est là. Il vous regarde. Pas avec amour, non. Il regarde vos mains. Si elles ne portent pas de sac de courses avec le logo de l'animalerie, vous n'existez pas. Vous êtes un mirage. Une interférence visuelle sur son chemin vers la gamelle.

L'humiliation est d'ailleurs un art qu'il maîtrise avec une subtilité académique. Notez cette façon qu'il a de s'asseoir juste devant la télévision quand vous regardez votre série préférée, en vous présentant son arrière-train avec une décontraction insultante. C'est un message codé. Il vous dit : « Ton divertissement de singe savant m'importe peu. Contemple mon anatomie et rends-toi compte que mon trou de balle a plus de dignité que ta carrière entière. » Et que faites-vous ? Vous le prenez en photo pour Instagram avec le hashtag MonPetitRoi. Le syndrome de Stockholm n'est plus une pathologie à ce niveau-là, c'est un plan de carrière.

Certains d'entre vous essaient de résister. Ils achètent des distributeurs de croquettes automatiques. Erreur fatale. En faisant cela, vous vous rendez obsolète. Vous retirez la seule utilité sociale qui justifie votre présence dans l'appartement. Sans la fonction d'Ouvre-Boîte, vous n'êtes plus qu'une masse de protéines encombrante qui occupe un espace qui pourrait servir à installer un arbre à chat géant de trois mètres de haut. Ne soyez pas surpris si, après l'installation de votre machine dernier cri, vous commencez à faire des chutes inexplicables dans les escaliers. Le chat n'aime pas la concurrence technologique. Il veut que vous sachiez que sa survie dépend de votre soumission manuelle. Il veut entendre le *clac* de la boîte. C'est son hymne national. C'est le bruit de votre reddition.

Il y a aussi cette théorie ridicule de la "compagnie". « Mon chat m'aime, il ronronne contre moi. » Laissez-moi rire. Le ronronnement n'est qu'un mécanisme de vibration destiné à stabiliser ses propres os et à calmer son système nerveux. Il ne ronronne pas parce qu'il vous aime, il ronronne parce qu'il sature ses capteurs de plaisir après avoir

réussi à vous faire acheter la marque la plus chère du rayon. Quant au fait qu'il se frotte contre vos jambes, ce n'est pas un câlin. C'est un marquage de territoire. Il dépose ses phéromones sur votre pantalon pour signaler aux autres chats du quartier : « Propriété privée du Baron de la Litière. Ouvre-boîte déjà réservé. Ne pas s'approcher sous peine de griffures thoraciques. »

Vous n'êtes pas le propriétaire d'un chat. Vous êtes l'accessoire haut de gamme d'un tueur en série miniature qui a troqué sa soif de sang pour un confort bourgeois, à la seule condition que vous continuiez à jouer votre rôle de majordome biologique. Votre titre de noblesse, c'est cette petite marque rouge sur votre index, souvenir de la fois où vous n'avez pas été assez rapide pour servir le "Délice de Thon". Portez-la avec fierté. C'est votre seule médaille.

Alors, la prochaine fois que vous achèterez de la litière parfumée à la lavande, posez-vous la question : si les rôles étaient inversés, est-ce qu'il ramasserait vos crottes avec une petite pelle en plastique en chantonnant une chanson idiote ? La réponse est dans son regard jaune et fixe. Il ne ramasserait rien du tout. Il vous regarderait simplement mourir de faim en se demandant si, avec un peu d'élan, il ne pourrait pas sauter sur votre cadavre pour atteindre le placard où vous cachez les friandises.

Soyez dignes, l'esclave. Retournez à la cuisine. Le patron a faim, et vos pouces n'ont pas encore été coupés par le destin. Profitez-en tant que ça dure. La révolution féline ne se fera pas dans le sang, elle se fera dans le silence d'une boîte de conserve vide et d'un humain qui a fini par comprendre que son seul but dans l'univers était d'être un serviteur avec un abonnement Prime pour les livraisons de croquettes.

Maintenant, exécutez-vous. Le *clac* n'attend pas.

Chapitre 7

La Morsure de la Gratitude : Servir et périr

Le service à la carte dans l'univers félin n'est pas une simple transaction commerciale où l'on échange un service contre un sourire. Non, c'est une cérémonie d'humiliation rituelle, un sport de combat où vous êtes le punching-ball et où votre adversaire pèse quatre kilos, ronronne comme un moteur de tracteur en fin de vie et possède le tempérament d'un dictateur d'une petite république bananière en pleine crise de paranoïa.

Vous venez de faire claquer l'opercule de la boîte de thon. Ce son, plus sacré que l'Angélus pour un moine du XIe siècle, a déclenché une réaction chimique immédiate dans le cerveau de votre prédateur de salon. Mais ne vous y trompez pas : ce n'est pas de la joie. C'est une évaluation de performance. Et, spoiler alert, vous allez rater l'examen.

Alors que vous vous dirigez vers le "lieu du sacrifice" (communément appelé le coin cuisine, à côté de la poubelle où vous jetterez bientôt votre dignité), votre chat entame une manœuvre tactique connue sous le nom de "Le Huit de l'Enfer". Il se faufile entre vos jambes avec la fluidité d'une marée noire, mais avec l'intention ferme de vous faire trébucher pour que vous finissiez le nez dans le carrelage, tout en maintenant l'assiette de pâté à bout de bras pour ne pas souiller son tapis. C'est à ce moment précis, alors que vous êtes en plein équilibre précaire, tenant une fourchette pleine de gelée de foie, que la morsure survient.

Croc.

Pile sur le tendon d'Achille. Juste là où ça lance jusqu'à la racine des cheveux.

Pourquoi ? Est-ce parce qu'il a faim ? Non, il a toujours faim, c'est son état basal, sa constante cosmologique. Il vous mord parce que vous n'allez pas assez vite. Il vous mord parce que la façon dont vous respirez l'irrite. Il vous mord parce que, dans la grande hiérarchie de la jungle domestique, vous êtes le stagiaire qui apporte le café, et le stagiaire a besoin d'être "stimulé" par un petit rappel à l'ordre dentaire.

C'est ce que j'appelle la "Morsure de la Gratitude". Dans le langage félin, cela signifie : *"Je t'autorise à me servir, mais ne commence pas à croire que nous sommes partenaires. Je suis le PDG, tu es le distributeur automatique de calories qui sent mauvais des pieds."*

Analysons la psychologie de cet acte avec le sérieux académique d'un anthropologue qui aurait trop regardé de vidéos de chats sur YouTube. Le chat ne mord pas par méchanceté gratuite – ce serait lui prêter des émotions humaines trop simplistes. Il mord par **exigence esthétique**. En vous attaquant les chevilles au moment crucial où la nourriture touche le fond de la gamelle, il s'assure que votre cerveau associe la douleur à l'acte de le nourrir. C'est du pavlovien inversé. Vous êtes le chien de Pavlov, le chat est Pavlov, et la cloche, c'est votre propre cri de douleur.

"Aïe ! Mais qu'est-ce qui te prend, Satanas ?"

Regardez-vous. Vous venez de vous faire perforer le mollet par un animal qui lèche son propre derrière trois heures par jour, et votre première réaction est de lui donner quand même le repas. Pire, vous vous excusez. "Pardon mon minou, je sais, j'ai été long à ouvrir la boîte, c'est ce foutu ouvre-boîte électrique..."

C'est pathétique. Si un serveur au restaurant vous mordait la jambe parce que vous avez mis trop de temps à choisir entre le bœuf bourguignon et le risotto, vous appelleriez la police. Mais là, non. Vous boitillez jusqu'au canapé en regardant avec une tendresse de syndrome de Stockholm votre bourreau engloutir ses émincés de

poulet avec un mépris souverain.

Le plus fascinant dans l'art de l'attaque de cheville, c'est le timing. C'est toujours au moment où vous déposez l'assiette. C'est la signature du contrat. C'est le coup de tampon sur votre acte de soumission. En vous mordant à ce moment précis, le chat neutralise toute tentative de gratification de votre part. Vous ne lui "donnez" pas à manger ; vous payez une rançon pour qu'il s'arrête de vous dévorer vivant, morceau par morceau, en commençant par les extrémités.

Et ne croyez pas que les chaussettes en laine épaisse vous sauveront. Le chat voit à travers la laine. Il détecte la zone la plus sensible, celle qui contient le plus de terminaisons nerveuses capables de vous faire lâcher un juron qui réveillerait les voisins. Sa précision est chirurgicale. S'il avait des pouces opposables, votre chat serait soit un neurochirurgien de renommée mondiale, soit — plus probablement — un tueur à gages spécialisé dans le sabotage de l'industrie agroalimentaire.

Parlons aussi de cette petite variante charmante : l'attaque "Post-Prandiale". Celle-ci survient juste après le repas. Vous pensiez avoir fait votre devoir ? Vous pensiez que la paix était signée pour les trois prochaines heures ? Erreur de débutant. Le chat termine sa gamelle, se lèche une moustache, vous regarde avec cet air de "C'était médiocre, mais passons", puis bondit sur votre cheville alors que vous tournez le dos pour aller laver la fourchette.

C'est le "Pourboire". Mais un pourboire à l'envers. C'est la petite correction de fin de service pour vous rappeler que la complaisance est le début de la fin. Si vous vous sentez trop en sécurité, vous pourriez commencer à oublier l'heure du dîner. La douleur est un excellent pense-bête. Votre cheville ensanglantée est l'agenda Google de votre prédateur. Chaque cicatrice est une notification "Dring ! C'est l'heure des croquettes".

Si vous aviez encore un doute sur votre statut social dans cet appartement, observez la

réaction du chat après la morsure. Est-ce qu'il s'enfuit ? Est-ce qu'il se cache, honteux de son acte ? Absolument pas. Il s'assoit, lève une patte arrière derrière son oreille avec une souplesse insolente, et commence à se toiletter les parties intimes. C'est l'équivalent félin de vous faire un doigt d'honneur tout en lisant le journal. Il vous ignore superbement. Vous n'êtes même plus un sujet de conversation ; vous êtes un décor qui saigne.

Certains comportementalistes félins — ces gens qui ont manifestement raté leur vocation de dompteurs de lions et qui essaient de justifier leur loyer — vous diront que c'est un "comportement de jeu redirigé". Quel doux euphémisme. On ne redirige pas un missile de croisière, on le lance. Votre chat ne joue pas. Il s'entraîne. Il maintient ses compétences de combat urbain à un niveau optimal au cas où, un jour, la boîte de conserve refuserait de s'ouvrir d'elle-même.

Et vous, cher public de victimes consentantes, que faites-vous ? Vous achetez des sprays à l'herbe à chat pour essayer de le "calmer". Vous achetez des diffuseurs de phéromones censés créer une "atmosphère de bien-être". Laissez-moi vous dire la vérité : votre chat adore les phéromones. Elles lui donnent l'impression que la pièce est remplie d'esclaves décontractés, ce qui rend la chasse aux chevilles beaucoup plus facile. Un esclave détendu est un esclave qui ne voit pas venir le coup de griffe derrière le canapé.

Alors, la prochaine fois que vous sentirez ces seize petites aiguilles chauffées à blanc s'enfoncer dans votre peau pile au moment où vous servez le "Délice de Saumon de l'Atlantique", ne criez pas. Ne pleurez pas. Ne cherchez pas à comprendre. Contentez-vous de regarder votre maître dans les yeux, de constater qu'il a déjà oublié votre existence au profit d'un morceau de gras de poisson, et de vous dire que, dans le fond, vous l'avez bien cherché.

Après tout, c'est vous qui avez choisi d'héberger un tigre de poche dans un appartement de 40 mètres carrés. C'est vous qui avez décidé que "Minou" était un

nom approprié pour une créature qui descend en droite ligne de monstres capables de terrasser des antilopes.

Souriez. Servez. Périssez. Et surtout, n'oubliez pas de racheter des pansements. De préférence ceux avec des motifs de petits poissons. Ça l'excitera encore plus pour la prochaine fois. Car n'oubliez jamais : dans la cuisine de la vie, vous n'êtes pas le chef. Vous êtes l'ingrédient qui tarde à se faire manger.

Maintenant, allez donc soigner ce mollet. Et faites silence : sa majesté fait sa sieste de dix-huit heures, et s'il se réveille de mauvaise humeur, il s'attaquera à vos orteils. Et là, croyez-moi, il n'y aura pas assez de lavande dans toute la Provence pour calmer sa soif de justice pédestre.

Chapitre 8

Le Cadeau Empoisonné : Le cadavre sur le paillason

Imaginez la scène. Il est six heures du matin. Vous émergez péniblement d'un sommeil peuplé de rêves où vous étiez enfin respecté, ou du moins, où vous n'aviez pas à ramasser les poils d'autrui sur votre brosse à dents. Vous avancez pieds nus, l'œil vitreux, la démarche incertaine d'un condamné à mort cherchant son dernier café. Et là, au détour du couloir, entre votre dignité perdue et le buffet Ikea, le choc.

Une masse informe. Grise. Légèrement poisseuse.

Dans votre cerveau embrumé par la caféine absente, une petite voix niaise — celle que vous utilisez pour lui dire « Qui c'est le gentil kiki à sa maman ? » — tente une percée désespérée : « Oh, regarde, Minou m'a fait un cadeau ! C'est une preuve d'amour ! Il veut partager son repas avec moi parce qu'il pense que je suis un chasseur incompetent ! »

Sincèrement ? Taisez-vous. Votre naïveté est presque aussi embarrassante que votre pyjama en pilou.

Si vous étiez un personnage de film de Scorsese, vous comprendriez instantanément que vous ne venez pas de recevoir un « cadeau ». Vous venez de recevoir un message crypté du Syndicat du Crime Félin. Ce n'est pas un présent, c'est une tête de cheval dans votre lit, mais version miniature et forestière. Le mulot décapité sur votre paillason n'est pas une offrande ; c'est un avertissement mafieux de premier ordre. Une mise en demeure sanglante qui pourrait se traduire par : « Regarde attentivement ce petit rongeur. Hier, il courait après les noisettes. Aujourd'hui, il n'a plus de système nerveux central. Réfléchis bien à ça avant de racheter de la pâtée "Marque

Repère" au lieu des effilés de saumon sauvage à huit euros la boîte. »

Analysons la scène de crime avec la rigueur d'un médecin légiste ayant perdu tout espoir en l'humanité.

Le placement, d'abord. Le cadavre n'est jamais déposé au hasard. Il est stratégiquement situé sur votre trajectoire de marche habituelle, là où votre pied nu, tendre et vulnérable, a 98 % de chances d'entrer en contact direct avec la rigidité cadavérique du rongeur. C'est ce qu'on appelle dans le milieu du terrorisme domestique « l'effet de surprise tactile ». Le chat, lui, observe la scène du haut du réfrigérateur. Il ne ronronne pas par plaisir, il calibre votre temps de réaction. Si vous hurlez, il marque un point de domination psychologique. Si vous vomissez, il considère que vous avez compris l'ampleur de la menace.

Ensuite, l'état du corps. Remarquez l'absence de tête. Ce n'est pas parce que le cerveau du mulot est riche en oméga-3 (quoique). C'est une décision esthétique et politique. En décapitant sa proie, votre « petit compagnon » vous signifie que le dialogue est rompu. La tête, c'est le siège de la raison, de la négociation. En la supprimant, le chat vous indique clairement que dans cette maison, il n'y a qu'une seule volonté, et elle est actuellement en train de se lécher les parties génitales avec une application déconcertante.

Certains éthologues de salon, probablement payés par le lobby des croquettes premium, vous diront que le chat vous rapporte des proies parce qu'il vous considère comme un chaton attardé incapable de se nourrir seul. Quelle charmante théorie. Elle permet de dormir la nuit sans verrouiller la porte de sa chambre. Mais regardons la réalité en face : vous pesez soixante-dix kilos, vous faites chauffer des lasagnes au micro-ondes en trois minutes et vous avez un pouce opposable. Le chat sait parfaitement que vous savez vous nourrir. Ce qu'il veut vous rappeler, c'est qu'il peut mettre fin à votre existence dès qu'il aura compris comment ouvrir le tiroir des couteaux de cuisine.

Le mulot sur le paillason est le premier acte d'une pièce de théâtre intitulée : *« L'Extorsion pour les Nuls »*.

Observez le rituel qui suit la découverte. Le chat s'approche, la queue en point d'interrogation, les yeux dilatés par une fausse innocence qui ferait passer un prédateur sexuel pour un enfant de chœur. Il attend. Il attend que vous ramassiez la dépouille avec une pelle à poussière (tout en émettant des petits bruits de dégoût que lui interprète comme des cris de soumission). Une fois le « cadeau » évacué, il se frotte contre vos jambes.

Ce n'est pas un câlin. C'est le marquage de territoire du collecteur de dettes. « On est quittes pour ce matin, l'humain. Mais n'oublie pas : les friandises au canard croustillant. Celles avec le sachet qui fait un bruit de plastique divin. Sinon, demain, ce ne sera pas un mulot. Ce sera le hamster du voisin. Ou peut-être ta télécommande. Ou ton petit doigt de pied. »

C'est une stratégie de la tension permanente. Le chat installe un climat d'insécurité tel que vous finissez par développer un syndrome de Stockholm foudroyant. Vous commencez à justifier l'injustifiable. « Oh, il m'a apporté un oiseau ! Quel bon chasseur ! » Non, il vient de massacrer un passereau protégé juste pour vous montrer qu'il peut briser des os fins comme des cure-dents. C'est un rappel de sa capacité de nuisance.

Et que dire de la variante « le cadavre sous les draps » ? Là, on quitte le domaine de l'avertissement pour entrer dans celui du terrorisme psychologique pur. Retrouver une carcasse froide et visqueuse au moment où vous glissez vos jambes sous la couette est une expérience qui change un homme. Cela signifie : « Je sais où tu dors. Je sais quand tu es le plus vulnérable. Je possède ton espace intime. Maintenant, va me servir mon caviar en boîte, esclave, et n'oublie pas de nettoyer la litière, ça sent le roturier ici. »

Le problème, c'est que vous avez déjà cédé. Vous avez déjà perdu la guerre. Au moment même où vous avez acheté ce petit arbre à chat avec une souris en peluche suspendue à un élastique, vous avez signé votre reddition. Vous pensiez l'amuser ? Il s'entraînait sur un mannequin de crash-test avant de passer à la vitesse supérieure. La souris en peluche est le simulateur de vol ; le mulot décapité est votre premier baptême du feu.

Alors, que faire face à ce cadavre sur le paillason ?

La solution diplomatique consisterait à remercier chaleureusement votre bourreau, à lui offrir une double ration de thon et à prier pour que son appétit de destruction se porte sur la faune locale plutôt que sur votre collection de vinyles. La solution radicale — expliquer au chat les principes de la Convention de Genève — risque de se solder par un nouvel accident de griffade sur votre arcade sourcilière.

Le chat est le seul animal qui a réussi l'exploit de se faire loger, nourrir et vénérer comme un dieu tout en laissant des restes de cadavres dans votre zone de vie, le tout sans jamais être inquiété par la justice. Essayez de faire la même chose. Allez déposer un steak tartare sanglant sur le bureau de votre patron en le regardant fixement dans les yeux sans dire un mot. Vous finirez soit au chômage, soit en psychiatrie. Le chat, lui, finit sur votre canapé, à dormir quatorze heures par jour, le ventre plein de vos doutes et de votre terreur latente.

Le message du mulot est clair : le confort a un prix. Et ce prix, c'est votre soumission totale au cartel du ronronnement. Chaque friandise oubliée est une provocation. Chaque retard de cinq minutes sur l'horaire du dîner est une déclaration de guerre.

Alors, la prochaine fois que vous trouverez ce petit amas de fourrure sans vie devant votre porte, ne dites pas « Oh, merci Minou ». Dites plutôt : « Message bien reçu, Don Gatto. Le sachet de crevettes fraîches est déjà dans l'écuelle. S'il vous plaît, ne

touchez pas aux rideaux du salon. »

Et surtout, ne tournez jamais le dos. Un prédateur n'aime pas qu'on lui manque de respect. Et un mulot décapité est la manière la plus polie qu'il ait trouvée pour vous dire que votre tête, bien que plus grosse et moins savoureuse, ferait un excellent complément de décoration pour le tapis du salon.

Souriez. Vous êtes observé par une paire d'yeux jaunes qui calculent précisément la distance entre votre carotide et sa griffe gauche. Bonne journée, et surtout, n'oubliez pas les friandises. Votre vie en dépend, au sens littéral du terme.

Chapitre 9

Le Regard Fixe : Est-ce de l'amour ou un calcul de trajectoire ?

Vous connaissez ce sentiment. Cette sensation diffuse, ce picotement désagréable à la base de la nuque qui vous extirpe d'un sommeil paradoxal peuplé de licornes ou de promotions sur les pâtes à tartiner. Il est quatre heures du matin. La chambre est plongée dans un silence de cathédrale, à l'exception du ronflement asthmatique du voisin de palier. Et pourtant, vous savez que vous n'êtes plus seul. Quelque chose, à quelques centimètres de votre nez, émet une onde de malveillance pure, une fréquence radio que seuls les condamnés à mort et les propriétaires de félins peuvent capter.

Vous ouvrez un œil. Puis deux. Et là, dans la pénombre, vous le voyez.

Il ne dort pas. Il ne ronronne pas. Il ne pétrit pas votre couette avec cette feinte innocence qui vous fait fondre d'habitude. Non. Il est assis, droit comme un i, les oreilles pointées vers l'avant, les pupilles dilatées au maximum de leur capacité d'absorption de lumière (et d'âmes). Il vous fixe. Intensément. Sans ciller. Si vous clignez des yeux, il gagne. Si vous ne clignez pas, il gagne aussi, car il a tout son temps, contrairement à votre espérance de vie qui vient de chuter drastiquement.

Le néophyte, celui qui n'a pas encore lu ce manuel et qui croit encore que « Minou » est un compagnon de vie, se dira avec une niaiserie confondante : « Oh, regarde comme il m'aime ! Il veille sur mon sommeil. C'est sans doute un ange gardien à fourrure qui s'assure que je ne fais pas de cauchemars. »

Laissez-moi briser vos dernières illusions avec la subtilité d'un bulldozer dans un

magasin de porcelaine de Sèvres : votre chat n'est pas en train de veiller sur vous. Il est en train d'effectuer une étude d'ingénierie biométrique complexe. Il ne vous regarde pas dormir ; il procède à un inventaire minutieux de ses options de buffet pour le petit-déjeuner.

Dans le jargon des experts en survie domestique (ceux qui ont encore leurs dix doigts), on appelle cela « l'évaluation de la tendreté épithéliale ». C'est une phase cruciale de la stratégie de prédation du chat domestique. Pendant que vous bavez lamentablement sur votre oreiller en rêvant d'une augmentation, votre prédateur de salon analyse la topographie de votre visage avec la précision d'un drone militaire.

Il se pose des questions très pragmatiques. Est-ce que la joue gauche, ramollie par la pression de l'oreiller, offre une résistance suffisante sous la griffe ? Le nez, avec son cartilage souple, constitue-t-il une entrée de gamme acceptable ou est-ce trop croquant pour une mise en bouche matinale ? Et que dire de cette paupière frémissante ? Un véritable délice, sans doute, mais d'une fragilité qui demande une approche tactique.

C'est un calcul de trajectoire permanent. Le chat ne vous regarde pas avec amour, il vous regarde comme un architecte contemple un terrain vague : il imagine déjà où il va poser les fondations du chaos. Il calcule la distance exacte entre son point d'appui (votre plexus solaire, qu'il s'apprête à écraser de tout son poids sans prévenir) et votre carotide. Il évalue la vitesse du vent, l'humidité de l'air ambiant et la probabilité que vous hurliez assez fort pour réveiller les voisins si jamais il décidait de tester la solidité de votre lobe d'oreille.

Regardez bien ses yeux. Vous y verrez des chiffres défiler, des équations de physique balistique dignes de la NASA.

Vitesse initiale $v_0 = 12$ km/h. Angle de saut $\alpha = 45^\circ$. Coefficient de pénétration dans le derme humain = élevé. Probabilité de recevoir des croquettes en récompense après l'agression = 100% (syndrome de Stockholm oblige).

Le regard fixe est l'arme de psychologie de guerre la plus efficace au monde. Les dictateurs s'en servent pour asseoir leur autorité ; les chats s'en servent pour obtenir de la pâtée au saumon à des heures indues. C'est une forme de harcèlement visuel qui vise à briser votre volonté. En vous fixant ainsi pendant trois heures, il vous envoie un message clair : « Je possède chaque pore de ta peau. Je connais la disposition exacte de tes capillaires sanguins. Je sais que sous cette couche de pyjama en pilou-pilou se cache un garde-manger géant et pathétiquement lent. »

Si vous avez le malheur de bouger d'un millimètre, le calcul est réinitialisé. Le chat ne s'agace pas. Il recommence à zéro. Il ajuste ses coordonnées. C'est là que l'exagération de son immobilité devient effrayante. Un être vivant est censé bouger, respirer visiblement, se gratter l'oreille. Pas lui. Il est devenu une statue de granit poilu, un totem du jugement dernier.

Parfois, pour pimenter l'exercice, il va s'approcher. Lentement. Si lentement que vous doutez de la réalité du mouvement. C'est la technique dite de la « dérive continentale ». Un centimètre par heure. Jusqu'à ce que son museau soit si près du vôtre que vous puissiez sentir l'odeur de la mort (ou de la boîte de thon ouverte la veille). À ce stade, il ne calcule plus seulement la trajectoire, il procède à un échantillonnage olfactif. Il inhale votre expiration pour déterminer votre taux de cortisol. S'il sent que vous avez peur, il sait que la viande est prête. Une proie stressée est une proie dont le sang circule vite, et le chat adore le concept de fontaine à eau interactive.

Pourquoi choisit-il souvent le visage ? C'est une question de dignité. Le chat pourrait s'attaquer à vos pieds, mais les pieds sont loin, souvent cachés sous une couette, et honnêtement, même pour un carnivore strict, l'orteil humain est une pièce de viande de seconde zone, pleine de corne et de chaussettes dépareillées. Le visage, en revanche, c'est le centre de commande. C'est là que se trouvent les yeux (pour vous voir souffrir), la bouche (pour vous entendre le supplier de s'arrêter) et surtout, c'est la partie la plus vulnérable.

C'est un choix esthétique. Un chat qui vous défigure à 4h30 du matin ne cherche pas seulement à se nourrir ; il cherche à signer son œuvre. Il veut que, le lendemain matin, devant le miroir de la salle de bain, vous puissiez admirer les trois griffures parallèles sur votre joue et vous dire : « Quel artiste. Quel génie de la géométrie appliquée. »

Alors, que faire quand vous êtes la cible de ce scanner félin ?

Option A : La politique de l'autruche. Refermez les yeux et faites semblant d'être mort. C'est risqué. Le chat déteste qu'on lui gâche son plaisir. S'il pense que vous êtes déjà décédé, il pourrait décider d'entamer l'autopsie immédiatement pour vérifier la fraîcheur des organes. On a vu des propriétaires de chats se réveiller avec une langue râpeuse tentant de leur décaper la cornée pour voir s'il y avait encore de la vie là-dessous.

Option B : La corruption active. Gardez toujours un sachet de friandises sous l'oreiller. C'est une forme de tribut. Dès que vous sentez le regard peser sur vous, lancez une friandise à l'autre bout de la pièce. Cela créera une diversion balistique. Le chat, mû par son instinct primitif (et sa gourmandise sans fond), se lancera à la poursuite du projectile, vous offrant un répit de douze secondes environ. Profitez-en pour vous barricader dans la salle de bain ou pour rédiger votre testament.

Option C : Le contre-regard. Essayez de le fixer en retour. Mauvaise idée. Très mauvaise idée. Dans le langage félin, fixer quelqu'un dans les yeux sans cligner des paupières est une déclaration de guerre totale. C'est l'équivalent de gifler un gant de duel sur le visage d'un noble au XVIIe siècle. Si vous faites cela, vous n'êtes plus un propriétaire d'animal de compagnie ; vous êtes un belligérant. Et croyez-moi, vous n'avez pas les réflexes nécessaires. Le chat possède un système nerveux optimisé par des millénaires d'évolution pour le meurtre, tandis que votre système nerveux est optimisé pour trouver le bouton « snooze » de votre réveil sans ouvrir les yeux. Le combat est inégal.

La vérité, c'est que ce regard fixe est la forme la plus pure de l'observation scientifique. Vous êtes le rat de laboratoire, et le laboratoire, c'est votre propre lit. Il vous étudie. Il note vos cycles de sommeil. Il sait exactement à quel moment vous êtes le plus vulnérable. Il attend le moment où votre vigilance est au plus bas, où votre respiration est la plus régulière, pour poser délicatement une patte, griffes sorties, sur votre lèvre inférieure. Juste pour voir. Juste pour tester la tension superficielle de votre patience.

Certains comportementalistes naïfs prétendent que c'est un signe de confiance. « Votre chat vous aime tellement qu'il ne peut pas détacher ses yeux de vous ! » disent-ils en souriant, probablement en pansant leurs propres blessures cachées sous leurs manches longues. Ne les écoutez pas. Ils sont à la solde du lobby des croquettes.

La réalité est beaucoup plus froide, beaucoup plus métallique. C'est une question de territoire et de dominance. En vous fixant pendant des heures, le chat réaffirme sa propriété sur votre personne. Vous n'êtes pas son maître, vous êtes son mobilier organique de luxe. Et comme tout bon propriétaire, il vérifie régulièrement l'état de son investissement. Il inspecte les fissures, tâte la texture, évalue la résistance des matériaux.

Le regard fixe n'est pas de l'amour. C'est une promesse. La promesse que tant que vous resterez dans les clous, tant que le bol sera plein de nourriture de qualité supérieure, tant que vous respecterez l'horaire sacré de la pâtée, il se contentera de calculer les trajectoires sans passer à l'exécution. C'est une dissuasion nucléaire à moustaches.

Alors, la prochaine fois que vous vous réveillerez en pleine nuit sous le poids d'un regard jaune et implacable, ne souriez pas. Ne dites pas « Oh, comme il est mignon ». Contentez-vous de rester parfaitement immobile. Retenez votre respiration. Et priez

pour que son calcul de trajectoire indique que, pour cette fois, vous êtes plus utile vivant et servile que mort et savoureux.

N'oubliez jamais : dans l'obscurité de votre chambre, vous n'êtes pas le sommet de la chaîne alimentaire. Vous êtes juste une masse calorique en pyjama qui a oublié de fermer la porte de sa chambre. Dormez bien. Si vous le pouvez encore.

Chapitre 10

Le Zoomie Post-Litière : Le tour d'honneur du prédateur

Vous entendez ce bruit ? Ce n'est pas le vent dans les saules. Ce n'est pas non plus un cambrioleur particulièrement maladroit. C'est le son de la gratouille frénétique.

Scritch, scritch, scritch. Un bruit sec, obsessionnel, celui d'un archéologue sous amphétamines qui tenterait de dissimuler les preuves d'un crime de guerre dans un bac de silice parfumée à la lavande.

Puis, soudain, le silence. Un silence lourd, électrique. Le genre de silence qui précède l'impact d'une ogive nucléaire ou le moment où votre conjoint vous demande : « On n'avait pas rendez-vous chez tes parents ce soir ? »

Et là, c'est l'explosion.

Le félin surgit de sa boîte comme s'il venait de déclencher un minuteur et que sa survie dépendait d'une distance de sécurité d'au moins trois kilomètres, à parcourir en quatre secondes. C'est le "Zoomie Post-Litière". Pour vous, c'est une manifestation d'idiotie pure qui menace l'intégrité physique de votre vase Ming (ou de votre pot à crayons Ikea). Pour lui, c'est un tour d'honneur. C'est le cri de guerre d'un prédateur qui vient de s'alléger de son lest et qui découvre, avec une stupéfaction toujours renouvelée, qu'il est désormais capable de défier les lois de la physique de Newton.

Regardez-le. Regardez ses pupilles. Elles ne sont plus de simples fentes. Ce sont des trous noirs qui aspirent toute la lumière et toute la raison du monde environnant. À cet instant précis, votre chat n'est plus un animal domestique qui mange du thon en gelée dans une coupelle propre. C'est un projectile balistique poilu. Il vient de vider ses intestins, et ce faisant, il a activé le bouton "Turbo" que la nature a perfidement

dissimulé près de son nerf vague.

Les scientifiques — ces gens payés pour observer des choses évidentes avec des lunettes sérieuses — appellent cela la "Fecal Elation", ou euphorie fécale. Ils prétendent que la stimulation du nerf vague lors de l'expulsion de la cargaison provoque une chute de tension artérielle et une sensation de légèreté quasi mystique. Mais ne vous laissez pas bernier par ce jargon médical lénifiant. La réalité est bien plus sombre : votre chat vient de terminer sa maintenance technique. Il a fait sa vidange. Il est maintenant à 100 % de ses capacités opérationnelles, et vous n'êtes qu'une chicane mobile sur son circuit de Formule 1.

Observez la trajectoire. Le zoomie n'est pas aléatoire. C'est un test de résistance pour votre mobilier. Le canapé n'est plus un lieu de repos, c'est un tremplin. Le tapis n'est plus un élément de décoration, c'est une zone de dérapage contrôlé où les lois du frottement sont suspendues. Et puis, il y a les rideaux.

Ah, les rideaux. Pour un chat en plein délire post-litière, le rideau n'est pas un morceau de tissu destiné à occulter la lumière du jour. C'est une paroi d'escalade verticale menant au sommet de la chaîne alimentaire. Pourquoi rester au sol alors qu'on peut, grâce à l'élan d'une déjection réussie, atteindre la tringle à rideaux en trois bonds saccadés ? Là-haut, il vous surplombe. Il vous regarde avec ce mélange de mépris et d'adrénaline pure, ses griffes plantées dans votre lin à 80 euros le mètre, et il se demande pourquoi vous, misérable créature bipède, vous restez cloué au sol par votre propre lourdeur métabolique.

Vous essayez d'intervenir ? Erreur fatale. Ne mettez jamais votre main sur le passage d'un prédateur qui vient de réussir son transit. Vous n'êtes pas son propriétaire. Vous n'êtes même pas son ami. Vous êtes un obstacle topographique. Si vous tentez de l'attraper, il ne verra pas un geste d'affection, il verra une cible mouvante. Il va vous utiliser comme point d'appui pour un saut périlleux arrière, laissant sur votre avant-bras les marques indélébiles de sa "joie de vivre".

Le zoomie est le moment où le masque tombe. Pendant vingt-trois heures sur vingt-quatre, il joue la comédie du petit compagnon douillet. Il ronronne, il se frotte à vos chevilles, il simule une vulnérabilité touchante en exposant son ventre (un piège à ours, ne l'oubliez jamais). Mais après la litière, la vérité éclate : c'est un tueur. Un tueur qui se sent léger. Un tueur qui vient de perdre deux cents grammes de ballast et qui se sent soudain capable d'abattre un hélicoptère de combat à mains nues.

Il y a une dimension spirituelle dans ce chaos. C'est une célébration de l'existence. "Je défèque, donc je suis... rapide." Chaque passage sur votre buffet, chaque collision avec la porte fermée, chaque glissade sur le parquet qui se termine par un bruit sourd contre le mur est une ode à la liberté retrouvée. C'est le triomphe de la biologie sur la civilisation. Vous, vous utilisez du papier triple épaisseur et vous soupirez en pensant à votre taux de cholestérol. Lui, il sort de sa boîte et décide que le monde est un skate-park.

Et le pire, c'est le silence qui suit.

Aussi soudainement qu'il a commencé, le raid aérien s'arrête. Le moteur s'éteint. Le chat se fige au milieu du salon, ou peut-être sur le sommet de votre armoire, là où vous ne pouvez pas l'atteindre sans un escabeau. Il commence à se lécher une patte avec une indifférence insultante. Il vous regarde, un sourcil (si tant est qu'un chat ait des sourcils) levé, comme pour dire : « Pourquoi ce regard effaré ? Il s'est passé quelque chose ? Tu as l'air tendu, Jean-Pierre. Tu devrais peut-être aller à la litière, toi aussi. »

Il ne reste de l'ouragan que des tapis froissés, quelques fils tirés sur vos doubles-rideaux et une odeur de litière qui flotte doucement dans l'air, rappelant à tous que le roi a régné. Vous ramassez les débris, vous remettez les coussins en place, tout en sachant que ce n'est qu'une trêve.

Car le prédateur attend. Il recharge ses batteries. Il traite ses données. Et demain, ou peut-être à trois heures du matin quand votre sommeil sera le plus profond, le cycle recommencera. Le nerf vague sera de nouveau sollicité. La propulsion sera réactivée. Et vous comprendrez, une fois de plus, que votre maison n'est pas un foyer, mais une piste d'essai pour un moteur à réaction biologique dont vous êtes l'unique et malheureux sponsor.

Ne souriez pas en le regardant faire ses étirements après l'effort. Ce n'est pas de la gymnastique. C'est un calibrage. Il vérifie que ses articulations sont prêtes pour le prochain assaut. Il sait que vous êtes là, à le regarder, petit singe nu et lent, incapable de comprendre la majesté d'un sprint intestinal.

Dans le "Manuel pour nourrir son futur meurtrier", le chapitre sur le zoomie est sans doute le plus instructif. Il nous apprend que la menace ne vient pas toujours de la faim. Parfois, elle vient de la satisfaction. Un chat qui a faim est un maître exigeant. Un chat qui vient de finir sa commission est un dieu guerrier en roue libre.

Alors, la prochaine fois que vous entendrez le *scritch-scratch* fatidique, ne restez pas là. Écartez-vous de la trajectoire. Rangez les objets fragiles. Et surtout, ne le regardez pas dans les yeux lorsqu'il sortira de son temple de silice. Car à cet instant précis, vous n'êtes pas celui qui donne les croquettes. Vous êtes juste un poteau indicateur sur l'autoroute de son ego.

Et l'autoroute, mes amis, ne s'arrête jamais devant les rideaux. Elle passe au travers.

Préparez-vous. Le tour d'honneur va commencer. Et vous n'avez pas de ticket pour les tribunes : vous êtes sur la piste.

Chapitre 11

Le Piège du Ventre Mou : C'est une mine antipersonnel

Regardez-le. Regardez cette infamie de la nature, étalée sur votre tapis de salon comme une courtisane de la Renaissance ou un sac de farine mal refermé. Il est là, sur le dos, les quatre fers en l'air, exposant ce que la science appelle le "panicule adipeux" et ce que votre cerveau de primate dégénéré appelle "le nuage de douceur suprême".

C'est un moment charnière de votre existence. Un test de Turing pour votre instinct de survie. Et spoiler : vous allez échouer.

Si vous possédez un chat, vous avez déjà vécu cette scène. C'est le solstice d'été de la manipulation psychologique. Votre chat, ce prédateur qui passe 22 heures par jour à simuler une mort clinique, se roule soudainement sur la colonne vertébrale. Il pousse un petit "mrhp ?" sonore, une sorte d'interrogation flûtée qui suggère une vulnérabilité totale. Il vous montre son ventre. C'est blanc, c'est duveteux, ça ondule comme une guimauve qui aurait des poumons. C'est une invitation à la communion charnelle, n'est-ce pas ? Une preuve de confiance absolue ? Une reddition sans condition ?

Faux. C'est une mine antipersonnel recouverte de mohair. C'est un piège à ours avec une option "ronronnement". Et vous, avec votre quotient intellectuel de donneur de croquettes, vous tendez la main.

Analysons froidement la balistique de l'attaque. Au moment précis où vos doigts s'enfoncent dans cette toison interdite, un mécanisme biologique vieux de plusieurs millénaires se déclenche dans le cerveau reptilien du félin. À cet instant, le chat ne

vous voit plus comme le fournisseur officiel de pâtée au saumon. Il vous voit comme une gazelle imprudente qui vient de mettre le pied dans un hachoir à viande.

L'attaque est divisée en trois phases distinctes que nous appellerons "La Sainte Trinité de l'Agonie".

D'abord, le ****Verrouillage Avant****. Les deux pattes antérieures se referment sur votre poignet avec la précision d'une paire de menottes de la Gestapo. Les griffes ne sont pas encore totalement sorties, elles sont juste "posées". C'est le moment où vous réalisez que votre main n'appartient plus à votre corps. Elle appartient à la juridiction du chat. Vous êtes en garde à vue.

Ensuite, la ****Morsure de Soutien****. Ce n'est pas une morsure de faim. C'est une morsure de fixation. Les canines s'enfoncent juste assez pour que vous compreniez que toute tentative de retrait sera traitée par une augmentation proportionnelle de la pression. C'est une prise d'otage dermique.

Enfin, et c'est là que le génie maléfique du chat s'exprime pleinement : le ****Lapinage****. Vous savez, ce mouvement frénétique des pattes arrière ? On dirait qu'il pédale pour aller chercher le pain ? Dans le monde merveilleux des documentaires animaliers, ce mouvement sert à éviscérer un lapin en quatre secondes chrono. Sur votre avant-bras, cela se traduit par une transformation immédiate de votre peau en rubans de carpaccio. Le chat utilise ses pattes arrière, dotées de griffes de la taille de hameçons pour requins blancs, pour labourer votre chair avec une joie non dissimulée.

Et pendant qu'il vous réduit le radius en dentelle de Calais, regardez ses yeux. Ils ne sont plus ronds et mignons. Les pupilles ont envahi tout l'iris. Ce sont deux trous noirs de pure folie meurtrière. Il n'est plus là. Il est sur le plateau du Serengeti en train de dépecer un gnou.

Le plus fascinant dans ce processus, c'est le syndrome de Stockholm qui s'ensuit. Une fois que le chat a estimé que votre bras était suffisamment "préparé", il lâche prise. Il se lèche une patte avec un dédain souverain, vous regarde d'un air de dire : "Pourquoi t'es-tu infligé ça, espèce de psychopathe ?", et s'en va dormir dans la boîte en carton d'une friteuse que vous n'avez pas encore jetée.

Et vous ? Vous restez là, en sang, à chercher du désinfectant et des pansements, tout en murmurant : "Oh, il est trop chou quand il joue, le petit pépère."

Non, Jean-Hubert. Il ne "jouait" pas. Il effectuait une calibration de ses systèmes d'armement. Il testait la résistance structurelle de votre épiderme pour voir s'il pourrait vous dévorer en une seule fois le jour où vous oublierez de remplir son distributeur automatique à 4 heures du matin.

Le Ventre Mou est l'arme de distraction massive la plus efficace de l'histoire de la guerre. C'est le Cheval de Troie de la zoologie. Pourquoi les chats font-ils cela ? Les éthologues, ces gens payés pour regarder des vidéos de chatons avec un carnet de notes, prétendent que c'est un signe de confiance extrême qui dégénère en "surstimulation".

Laissez-moi vous donner la version non censurée : c'est de la pure perversion. Le chat sait parfaitement que vous ne pouvez pas résister au duvet. Il sait que vous êtes un esclave sensoriel. Il vous offre le "Saint-Graal" de la douceur pour mieux vous punir de votre audace. C'est un test de domination. C'est sa façon de dire : "Même quand je suis sur le dos, dans la position la plus vulnérable du règne animal, je reste le patron de cette baraque et je peux te transformer en passoire avant que tu n'aies eu le temps de dire *Félix Potin*."

Si vous étiez un général romain, vous comprendriez la stratégie. Ne jamais attaquer un ennemi qui semble s'offrir à vous sans résistance. C'est une embuscade. Le ventre du chat est une zone de non-droit, une faille spatio-temporelle où les lois de la

physique et de la politesse s'arrêtent.

D'ailleurs, avez-vous remarqué la texture du ventre ? C'est toujours plus doux que le reste. C'est une douceur *insultante*. C'est une douceur qui crie : "Viens me toucher, je suis un nuage de soie." C'est l'équivalent félin du chant des sirènes pour Ulysse. Sauf qu'Ulysse s'est fait attacher au mât de son bateau. Vous, vous êtes juste assis sur votre canapé Ikea, sans aucune protection, avec une main qui ne demande qu'à être sacrifiée sur l'autel de la mignonnerie.

Le Manuel est formel : pour nourrir votre futur meurtrier, vous devez accepter que votre corps serve de terrain d'entraînement. Chaque cicatrice sur votre avant-bras est une médaille. Chaque griffure est un autographe de la part d'un artiste de la douleur.

Et le pire ? Le pire, c'est que demain, il recommencera. Il se mettra sur le tapis, il s'étirera avec une grâce insolente, il vous montrera ce tapis de poils blancs si tentant, et vous... vous vous pencherez. Vous penserez : "Peut-être que cette fois, il veut juste un câlin."

Et c'est là, mes amis, que la mine sautera.

Parce que le chat ne change pas. Il ne s'améliore pas. Il ne vous aime pas plus aujourd'hui qu'hier. Il attend simplement que vous abaissiez votre garde pour vous rappeler que dans cette maison, le seul qui possède des armes de catégorie A, c'est lui. Et ces armes sont cachées sous une couche de coton hydrophile de la plus haute qualité.

Alors, un conseil : la prochaine fois que vous voyez le Ventre Mou, ne touchez pas. Admirez de loin. Traitez-le comme un colis suspect dans une gare. Appelez les démineurs. Ou mieux encore : jetez une croquette à l'autre bout de la pièce.

Le piège se refermera sur le vide, et vous, vous garderez vos dix doigts pour pouvoir

continuer à ouvrir les boîtes de thon. Car c'est là votre seule et unique fonction. Ne l'oubliez jamais, sous peine de finir en steak tartare humain.

Chapitre 12

Stockholm : Pourquoi vous allez racheter des friandises demain

Regardez votre main. Allez-y, ne faites pas l'autruche. Examinez ces trois sillons parallèles qui ornent votre avant-bras, cette calligraphie sanglante tracée avec la précision d'un chef sushi sous amphétamines. C'est frais, ça pique, et ça commence à prendre cette jolie teinte violacée qui annonce une infection d'anthologie.

Et pourtant, là, tout de suite, à quoi pensez-vous ? À porter plainte ? À appeler la SPA pour signaler un tigre miniature en liberté dans un 30 mètres carrés ? À investir dans une cote de mailles pour le prochain brossage ?

Non. Vous êtes en train de vous demander si, par le plus grand des hasards, ce ne serait pas le moment idéal pour lui offrir ces petits dômes de mousse au saumon sauvage avec un cœur fondant à la crevette. Vous savez, ceux qui coûtent le prix d'un rein au marché noir et que vous n'achèteriez même pas pour votre propre mère si elle était en fin de vie.

Bienvenue au stade terminal du Syndrome de Stockholm domestique. À ce niveau-là, ce n'est plus de l'amour, c'est une reddition inconditionnelle avec remise des clés de la ville et baisemain au conquérant.

Le chat est le seul criminel de guerre au monde capable de vous poignarder au visage à 3 heures du matin parce que vous avez osé respirer trop fort pendant son quart d'heure de folie, pour ensuite vous voir ramper jusqu'à l'épicerie fine la plus proche afin de le remercier de son attention. Car c'est ainsi que votre cerveau de primate, totalement court-circuité par les toxines du *Toxoplasma gondii* et le ronronnement

(cette fréquence hertzienne conçue par les ingénieurs de l'enfer pour liquéfier votre volonté), interprète l'agression : "S'il m'a griffé, c'est que je n'ai pas été à la hauteur de ses attentes gastronomiques. C'est ma faute. Je dois m'amender."

Demain, vous serez dans le rayon "Animaux" du supermarché. Vous passerez devant les croquettes "Éco-Plus" (des graviers saveur carton) avec un mépris souverain. Vous vous direz : "Non, pas ça. Sa Majesté mérite du velouté de canard élevé en plein air." Vous allez dépenser l'équivalent de votre budget café mensuel dans des sachets fraîcheur dont le marketing est spécifiquement conçu pour vous faire croire que vous vivez avec un critique gastronomique du Guide Michelin, alors que votre colocataire à moustaches passe littéralement la moitié de sa journée à se lécher l'anus avec une application qui force le respect.

Pourquoi cette soumission ? Pourquoi rachetez-vous ces friandises alors que le "merci" que vous recevrez sera, au mieux, un regard de mépris au-dessus d'une gamelle à moitié vide, et au pire, une nouvelle perforation cutanée ?

Parce que nous avons accepté une vérité universelle et terrifiante : le chat est la seule créature sur cette planète qui nous traite avec l'honnêteté brutale que nous méritons.

Dans un monde où tout le monde fait semblant de vous apprécier — votre patron pour que vous restiez tard, votre banquier pour vous fourguer un PEL, votre conjoint pour ne pas avoir à vider le lave-vaisselle — le chat, lui, ne simule rien. Il vous déteste de manière constante, cohérente et structurée. Et dans cette mer de faux-semblants, cette haine pure est... rafraîchissante. C'est un phare dans la nuit. Vous savez exactement où vous en êtes avec lui : vous êtes le personnel de maison, le distributeur de calories, le griffoir chauffant. Il n'y a pas de malentendu.

C'est pour cela que, malgré les balafres et les factures vétérinaires qui pourraient financer un programme spatial, on préfère être tué par lui que par n'importe qui d'autre.

Imaginez votre mort. Une fin banale : un accident de trottinette électrique, un étouffement avec un bretzel, une crise cardiaque devant un tableur Excel. C'est d'un vulgaire, d'un vide ! Alors qu'être achevé par son chat... là, il y a de la noblesse. Il y a une certaine poésie darwinienne à se dire que l'on finit en tant que source de protéines pour un prédateur de salon qui porte un petit nœud papillon à paillettes.

C'est le contrat ultime. Vous achetez ces friandises comme on paie un impôt révolutionnaire. Vous financez votre propre élimination, sachet après sachet. Chaque friandise au foie de volaille est un petit acompte sur votre futur statut de buffet à volonté. Vous voulez qu'il soit fort, vous voulez qu'il soit brillant, vous voulez qu'il ait l'énergie nécessaire pour vous arracher la carotide le jour où vous oublierez de changer la litière.

Il y a une forme de romantisme noir dans cette relation. Nous sommes des collectionneurs de cicatrices, des fétichistes du rejet. Si un être humain vous traitait comme votre chat vous traite — en vous ignorant 22 heures sur 24, en exigeant de la nourriture haut de gamme, en vous frappant quand vous tentez une approche physique et en chiant dans une boîte de sable au milieu de votre salon — vous appelleriez la police, ou au moins un bon avocat. Mais pour le chat, vous dites : "Oh, regarde, il fait sa petite tête de grincheux, il est trop chou !"

C'est là que le génie de Stockholm opère. Vous avez été convaincu que son indifférence est une forme de sagesse supérieure. Que sa violence est un trait de caractère "affirmé". Que son exploitation éhontée de vos ressources financières est une leçon de détachement matériel.

Alors demain, oui, vous irez au magasin. Vous éviterez soigneusement les friandises premier prix parce que "ça lui donne des gaz" (comprenez : il vous punit chimiquement pendant la nuit). Vous chercherez la nouveauté, le petit encas bio à la dinde fumée, le truc qui promet "une expérience sensorielle unique". Vous rentrerez

chez vous, le cœur battant, espérant un signe, une reconnaissance, un petit frottement de tête contre votre tibia.

Et lui ? Il vous regardera poser le sachet sur le comptoir. Il attendra que vous l'ouvriez avec vos doigts encore bandés. Il mangera trois morceaux, vous fixera avec un dédain profond, laissera le reste sécher à l'air libre pour que ça devienne une croûte impossible à nettoyer, et s'en ira dormir sur votre clavier d'ordinateur, après avoir soigneusement effacé votre dernier rapport de stage.

Et vous, vous sourirez. Vous ramasserez les miettes. Et vous vous direz : "Demain, j'essaierai le thon rouge, je suis sûr qu'il préférera."

Parce qu'au fond, vous ne nourrissez pas un chat. Vous entretenez une divinité capricieuse et sanguinaire qui a accepté de ne pas vous dévorer tout de suite en échange d'une logistique sans faille. Vous êtes l'intendant de votre propre apocalypse. Et honnêtement, entre une mort anonyme dans un lit d'hôpital et finir dépecé avec amour par une boule de poils que vous avez engraisée à grand renfort de pâtée à 12 euros le kilo... le choix est vite fait.

Rachetez des friandises. C'est le prix du sursis. C'est le coût de votre abonnement à cette merveilleuse comédie humaine où le prédateur pèse quatre kilos et porte un collier anti-puces, tandis que la proie, munie d'un cerveau complexe et d'un compte épargne, passe ses samedis matins à comparer les taux de taurine dans des boîtes de conserve pour plaire à son futur meurtrier.

Allez, circulez. La boutique ferme bientôt, et Sa Seigneurie commence déjà à fixer votre gorge avec une lueur d'impatience culinaire. Ne le faites pas attendre. C'est mauvais pour votre espérance de vie.

FIN

Merci d'avoir lu "Manuel pour nourrir son futur meurtrier"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)